

UNE GRANDE FIGURE DE PRÊTRE

---

# L'ABBÉ GABRIEL RICHARD

CURÉ DE DÉTROIT

---

CONFÉRENCE

DONNÉE A

L'UNIVERSITÉ LAVAL

PAR

M. N.-E. DIONNE

DOCTEUR ÈS LETTRES, DOCTEUR EN MÉDECINE ET MEMBRE DE  
LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA



QUÉBEC

IMPRIMERIE DE S.-A. DEMERS

30, rue de la Fabrique, 30

---

1902

UNE GRANDE FIGURE DE PRÊTRE

---

# L'ABBÉ GABRIEL RICHARD

CURÉ DE DÉTROT

---

CONFÉRENCE

DONNÉE A

L'UNIVERSITÉ LAVAL

PAR

M. N.-E. DIONNE

DOCTEUR ÈS LETTRES, DOCTEUR EN MÉDECINE ET MEMBRE DE  
LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA



QUÉBEC

IMPRIMERIE DE S.-A. DEMERS

30, rue de la Fabrique, 30

1902

# CONFÉRENCE

donnée par

Monsieur N.-E. DIONNE

Docteur ès Lettres, Docteur en médecine et Membre de la Société Royale du Canada

---

## UNE GRANDE FIGURE DE PRÊTRE

L'ABBÉ GABRIEL RICHARD

---

### I

M<sup>sr</sup> l'Archevêque,

M. le Recteur,

Messieurs,

Le prêtre dont il est question dans cette conférence, n'était pas Canadien-français; il n'appartenait pas au diocèse de Québec, bien que son nom figure au Répertoire du clergé canadien de M. l'abbé Tanguay. Cependant sa mémoire est parvenue jusqu'à nous, parce qu'il exerça son ministère durant trente-quatre ans dans la ville de Détroit, ville française d'origine et qui n'est devenue définitivement américaine qu'après avoir, à deux reprises, brisé les liens qui l'attachaient à l'Angleterre.

Situé à la porte du Canada, Détroit, au point de vue religieux, se trouvait souvent confondu avec les centres canadiens de son entourage, et il arrivait que son missionnaire ou curé était appelé du côté du Canada pour remplacer un confrère absent ou malade. Tel fut le cas du prêtre, qu'ensemble nous allons suivre à travers toutes les phases de son existence mouvementée.

J'ai cru que cette esquisse, tout imparfaite qu'elle est, aurait d'autant plus d'à-propos, que Détroit vient de célébrer le deux-centième anniversaire de sa fondation. Nous fêterons aussi cet anniversaire à notre manière, moins solennellement sans doute, mais peut-être dans un esprit plus français et non moins patriotique, puisque nous rendons hommage à celui que l'on considère aujourd'hui comme le second fondateur de la ville de La Motte-Cadillac.

\* \* \*

L'abbé Gabriel Richard naquit dans la ville de Saintes, en Saintonge, le 15 octobre 1767. Il était le troisième fils de François Richard, écrivain de la marine à Rochefort, et de Marie-Geneviève Bossuet, dont il serait assez facile de retracer la parenté avec l'illustre Bossuet, évêque de Meaux. Parvenu à l'âge de s'instruire, le jeune Gabriel entra au collège de sa ville natale que dirigeait alors un respectable prêtre, M. Hardy ; il y fit la majeure partie de ses études. En octobre 1784, il se rendit au Séminaire d'Angers où florissait une célèbre école théologique tenue par les Sulpiciens. Une année plus tard, le jeune Saintongeois prenait l'habit ecclésiastique, avec l'intention bien arrêtée de s'aggréger pour toujours à la compagnie de ses illustres maîtres. Il dut donc aller à Paris au commencement de 1790, et il reçut l'ordre sacré de la prêtrise le 15 octobre 1791, au jour précis du 24<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance. La France venait justement d'entrer dans cette période de tourmente révolutionnaire qui devait amonceler tant de ruines.

Les décrets du 27 mai et du 26 août 1792, prescrivant le bannissement de tout prêtre insermenté, allaient jeter en-dehors de la patrie française des milliers et des milliers de ces malheureux en soutane qui n'avaient d'autres ressources

que leur espoir en Dieu, quelques pièces d'argent et un peu de hardes. Une fois dehors, où iront-ils ? Que faire à l'étranger où ils sont inconnus, où leur langue n'est point parlée, leur foi souvent méconnue ? C'est donc la détresse qui s'offre à leur vue, c'est le pain noir de l'exil qu'il va falloir mendier, c'est peut-être aussi la mort par la faim et les privations.

De pauvres évêques et prêtres français durent donc traverser les Alpes et les Pyrénées pour fuir la persécution et la mort. D'autres nobles proscrits, surtout ceux de Bretagne et de Normandie, coururent chercher un refuge en Angleterre et à Jersey. La proximité de ces îles devait naturellement les attirer et les induire à chercher une hospitalité à laquelle ils étaient peut-être loin de s'attendre. Comment, en effet, pouvaient-ils espérer que la protestante Albion accueillerait des enfants de la France catholique, surtout des prêtres ? Cependant elle fut large l'hospitalité anglaise, elle fut généreuse et même poussée jusqu'aux dernières limites du possible.

Aux États-Unis, comme en Canada, la réception des prêtres émigrés fut aussi cordiale qu'en Angleterre. Plusieurs Sulpiciens, quatre, croyons-nous, partis de Saint-Malo en avril 1791, étaient arrivés à Baltimore au mois de juillet. C'étaient les abbés François-Charles Nagot, Jean Tessier, Antoine Garnier et Michel Levadou. Ils avaient pour compagnons de voyage trois jeunes Anglais aspirants à la prêtrise, et l'illustre auteur du *Génie du Christianisme*. Chateaubriand en parle dans l'introduction de son *Voyage en Amérique* : " Au printemps de 1791, dit-il, je dis adieu à ma respectable et digne mère, et je m'embarquai à Saint-Malo : je portais au général Washington une lettre de recommandation du marquis de la Rouairie. Celui-ci avait fait la guerre de l'indépendance en Amérique ; il ne tarda pas à devenir célèbre en France par la conspiration royaliste à laquelle il donna son nom. J'avais pour compagnons de voyage de jeunes séminaristes

de Saint-Sulpice, que leur supérieur, homme de mérite, conduisait à Baltimore ”.

C'était par la sage intervention de M<sup>re</sup> Carroll, premier évêque des Etats-Unis d'Amérique, que les Sulpiciens avaient résolu d'aller fonder un séminaire à Baltimore. Vers cette époque, l'abbé Dubourg, qui plus tard devait être évêque de la Nouvelle-Orléans, fondait à Issy une école préparatoire, sous le patronage des Sulpiciens. Il en avait confié la direction à l'abbé Gabriel Richard, qui se chargea en même temps de la classe des mathématiques. Cette besogne tombait dans le goût du jeune prêtre, très versé dans les sciences exactes, et porté d'instinct à se faire l'éducateur des autres. Mais les fureurs des révolutionnaires s'accroissant tous les jours, M. Emery, alors supérieur de Saint-Sulpice, jugea qu'il serait peut-être plus sage d'envoyer le professeur à Baltimore pour y fonder une chaire de sciences mathématiques. Le voyage fut aussi vite entrepris que décidé. L'abbé Richard, qui avait dû se réfugier dans une chapelle obscure pour recevoir l'onction sacerdotale, comprit dès lors que son existence serait désormais en butte à des tribulations dont il lui était difficile de prévoir le terme. Quoi qu'il en fût, il courut hardiment vers l'autre monde, sans se soucier des périls de la mer ni des épreuves probables de sa nouvelle carrière.

Dès son arrivée à Baltimore, l'abbé Richard se hâta de se rendre au séminaire saluer l'abbé Nagot. Il y rencontra plusieurs Sulpiciens, dont les uns, comme l'abbé Dubois, étaient arrivés en 1791, et les autres, les abbés Chicoineau, Flaget, David et Badin, ne les avaient précédés que de quelques semaines. L'abbé Richard avait traversé la mer en même temps que MM. Ciquard et Maréchal, tous deux prêtres (du plus haut mérite, et dont le premier devait plus tard rendre d'éminents services à l'Eglise du Canada, et l'autre devenir évêque de Baltimore. On conçoit aisément que le Sémi-

naire de Baltimore, à ses débuts, ne pouvait être bien florissant. La première année, il n'y eut qu'un seul élève ! Il fallut donc que l'abbé Richard se résigna à abandonner sa chaire pour prendre le chemin des missions, partageant en cela le sort de plusieurs de ses confrères que M<sup>sr</sup> Carroll avait envoyés dans divers postes où ils seraient plus agréables à Dieu et plus utiles à la religion. C'est ainsi que M. Maréchal fut envoyé dans le comté de Sainte-Marie, M. David dans le Bas-Maryland, M. Ciquard chez les Indiens de Passamaquoddy, M. Flaget à Vincennes, M. Levadoux aux Illinois. Muni de l'agrément de son supérieur, M. Richard partit pour les missions de l'Illinois avec M. Levadoux, en même temps que M. Flaget se dirigeait vers Vincennes. Les trois missionnaires firent ensemble le voyage, d'abord jusqu'à Pittsburg où ils séjournèrent quelques semaines, puis à Louisville, dans le Kentucky, où ils se séparèrent nous sans éprouver une vive émotion.

Bien que les colonies anglaises d'Amérique eussent conquis leur indépendance politique et commerciale depuis 1783, l'évêque de Québec n'avait pas cessé, jusqu'en 1790, de gouverner les missions illinoises, comprises entre le Mississipi et l'Ohio. Le 19 mars 1790, M. Ladeu écrivait à l'évêque de Québec, qu'il quittait son diocèse pour accepter la cure de Saint-Louis que lui offrait M<sup>sr</sup> Carroll. Le Père Meurin, jésuite, et l'abbé Pierre Gibault avaient été successivement vicaires généraux de M<sup>sr</sup> de Québec, et M. Gibault l'était encore en 1782, avec résidence à Kaskaskia. Les missions dites des Illinois comprenaient à cette époque cinq paroisses principales : la Prairie du Rocher, la Nouvelle-Madrid, Sainte-Geneviève, Kaskaskia et Cahokia. Les desservants à Sainte-Geneviève et à la Nouvelle-Madrid furent en 1773 le Père Hilaire, en 1778 M. Bernard, en 1785 M. de Saint-Pierre, en 1787 le P. Louis Guignes, en 1789 le Père Ledru. Les

registres de Cahokia manquent depuis 1761 jusqu'à 1783 ; mais ils mentionnent pour cette année-là M. Bernard, pour 1786 M. de Saint-Priest, pour 1789 le P. Griboult. A Kaskaskia, après M. Gibault en 1782, viennent M. F. Bernard en 1784, M. Poyet en 1785, M. de Saint-Pierre qui était en même temps curé de Sainte-Geneviève, en 1786, et M. de la Valinière, vicaire général en 1789. Sainte-Geneviève et la Nouvelle-Madrid étaient situées sur la rive droite du Mississipi, les autres paroisses sur la rive gauche ; Cahokia était situé presque en face de Saint-Louis.

Les abbés Richard et Levadoux eurent à desservir les cinq paroisses que nous venons de mentionner. On trouve le premier à la Prairie du Rocher de 1793 à 1798, à Cahokia dans les premiers mois de 1798, à la Nouvelle-Madrid et à Sainte-Geneviève en 1797, à Kaskaskia en 1792 et en 1796. Quant à l'abbé Levadoux, il dut se rendre à Détroit au mois d'août 1796, après en avoir reçu l'ordre de son évêque.

L'abbé Richard demeura ferme au poste et consacra six années de rudes labeurs au milieu des Indiens que le contact de la civilisation française avait rendus accessibles à la prédication évangélique. Le missionnaire eut à subir parmi eux de nombreuses contrariétés, mais aussi de douces consolations. Ce furent peut-être les plus belles années de sa vie, car il est notoire qu'en se rendant dans la mission de Détroit, cet apôtre de Dieu dut souffrir de plus grandes tribulations sans éprouver autant de bonheur. Nous allons le voir bientôt à l'œuvre sur ce nouveau théâtre, bien digne du reste de ses talents et de son courage persévérant.

Dans une lettre à l'évêque Carroll, en date du 24 janvier 1796, l'abbé Richard dressait un tableau peu encourageant de l'état de l'Eglise en ces lieux lointains. Il y avait une église à Kaskaskia et une congrégation de 800 âmes, et une autre à la Prairie du Rocher. Parlant de Kaskaskia, il dit : " Le peuple de cet endroit est le pire des Illinois. Il n'y a pas de

religion chez eux, et la paresse y règne en souveraine ; aussi l'intempérance et la débauche". La Prairie du Rocher lui apportait plus d'encouragement : " Je suis assez satisfait, disait-il, de mon petit village de la Prairie du Rocher, bien que de graves scandales s'y soient quelquefois produits. Ma principale consolation me vient de cinq ou six familles anglaises, qui vivent à 10 ou 15 milles d'ici. Ils sont entourées d'autres familles qui sont protestantes, mais que je réussirais parfaitement à faire entrer dans le giron de l'Église catholique si je pouvais parler l'anglais avec plus de facilité".

L'année suivante l'abbé Richard dut aller visiter les Cahokias, au nombre de 300 environ ; ils possédaient une belle église qu'avait érigée M. Levadoux. Cette mission, qui comptait plus de cent ans d'existence, avait quelque peu péréclité faute de missionnaires. L'abbé Richard s'appliqua à lui rendre son ancien éclat et il mit à cette œuvre autant de zèle que de prudence. Aussi put-il s'apercevoir, au moment de son départ, que la population commençait à profiter de ses conseils et de ses bons exemples.

Le 22 mars 1798 l'abbé Richard dit adieu à ses missions de l'Illinois et il arriva à Détroit au mois de juin, le jour de la Fête-Dieu, accompagné de l'abbé Jean Dilhet, sulpicien comme lui.

\*\*\*

Les deux péninsules qui forment l'Etat du Michigan ne furent cédées aux États-Unis par l'Angleterre qu'en l'année 1796. On calcule qu'il y vivait environ 6,000 catholiques, Canadiens et Indiens, groupés à différents endroits, mais surtout à Détroit, à Michillimakinac, à la Rivière aux Raisins, au Saut-Sainte-Marie, à la rivière Clinton, à la baie Miamis, à Saint-Joseph et à l'Arbre-Croche. Les Irlandais catholiques, au nombre de 300, s'étaient réfugiés dans les environs du lac Saint-Clair. Le Saut-Sainte-Marie, le Détroit et l'Arbre-

Croche comptaient parmi les établissements les plus anciens. Les Jésuites avaient foulé ce sol depuis les premiers temps de la colonie, et Détroit même, fondé en 1703, possédait ses archives religieuses et avait donné l'hospitalité à une vingtaine de missionnaires depuis le Père Récollet Constantin de Lhalle, premier aumônier du fort Pontchartrain, en 1703, jusqu'aux abbés Dufaux et Edmond Burke, tous deux vicaires généraux de l'Évêque de Québec et ses derniers représentants dans la péninsule du Michigan.

La première nomination à la cure de Détroit par un évêque américain, M<sup>sr</sup> Carroll, fut celle de l'abbé Levadoux en 1796. L'abbé Richard, son ancien compagnon des missions illinoises, fut envoyé à sa place deux années plus tard, avec le titre de vicaire général de l'évêque Carroll. Sa nomination date du 18 mars 1798. Le soin de douze paroisses lui était confié, et dans ces paroisses il n'y avait que six chapelles : une à Détroit et une autre sur le canal par lequel le lac Saint-Pierre vient se décharger dans le lac Érié ; une à la baie Verte, une à la rivière Clinton, une à la rivière aux Raisins, une enfin à la baie Miamis. Sa juridiction s'étendait aussi loin que la Prairie-du-Chien, petit village situé à l'endroit où la rivière Wisconsin se jette dans le Mississipi. Il y avait là 120 catholiques, sans église à eux.

Comme on le voit, le champ était vaste, trop vaste même pour un prêtre seul, livré à ses propres ressources. Il eut de l'aide dans la personne de l'abbé Dilhet d'abord, jeune prêtre français que M<sup>sr</sup> Carroll lui adjoignit en 1798 et qui fut son auxiliaire jusqu'en 1805. Tous deux s'employèrent de leur mieux pour répondre aux besoins de la population catholique disséminée sur un territoire aussi étendu. L'abbé Richard comprit bientôt qu'il serait impuissant à la tâche, s'il s'en tenait au ministère des âmes par les moyens ordinaires, c'est-

à-dire la prédication et l'administration des sacrements. Les catholiques étaient entourés de protestants, aux multiples dénominations, et toutes ces sectes remuantes faisaient du prosélytisme. Il y avait donc des dangers à courir et si on ne fortifiait pas la citadelle, l'ennemi avait toutes les chances d'y pénétrer. Les sauvages surtout, avec leur inconstance naturelle, eussent été des proies faciles pour l'ogre protestant.

Que faire en pareille occurrence ! L'abbé Richard comprit qu'il fallait de toute nécessité commencer par protéger l'enfance contre l'envahissement du mal. Il n'y avait pas d'écoles à Détroit ; il résolut d'en ouvrir coûte que coûte, même au prix des plus grands sacrifices. Ce fut son premier soin, et il s'y employa avec une ardeur admirable. Deux ans après la fondation de Détroit, (1703), La Motte Cadillac, alors commandant du lieu, avait recommandé la fondation d'une école pour l'éducation des enfants des Français et des Sauvages, mais on ne trouve nulle part de traces de cette fondation<sup>1</sup>. A partir de 1703 jusqu'à l'arrivée de l'abbé Richard, rien ne fut fait dans le sens de l'éducation de l'enfance. Tout était laissé à l'initiative privée, et l'on peut s'imaginer aisément que l'ignorance devait régner en souveraine dans ces contrées éloignées des centres canadiens.

Enfin, après beaucoup d'efforts, une école s'ouvrit à Détroit en 1804. Malheureusement elle fut brûlée en 1805 ; Mais le bon M. Richard ne se laissa pas décourager. Il se mit donc de nouveau à l'œuvre, et il fonda une académie à la tête de laquelle il plaça quatre jeunes institutrices dont il avait fait lui-même l'éducation. Elles devaient enseigner la géographie, l'histoire ecclésiastique, la musique d'église, et la pratique de l'oraison mentale. Le curé donnait des leçons de latin.

1 — Smith's Education in Michigan, p. 7.

Quatre ans plus tard, trois autres écoles furent ouvertes par les soins de l'abbé Richard à Grand Marais, à Springwells et à la Rivière Huron<sup>1</sup>. Dans un mémoire qu'il adressa à la Législature du Territoire du Michigan, le curé de Détroit mentionne le fait que trois de ces écoles étaient tenues par des Canadiennes-françaises auxquelles il avait enseigné les rudiments de l'anglais et du latin, un peu d'algèbre et la géométrie. Plus de trente jeunes filles assistaient à ces écoles, où elles apprenaient à lire, écrire, compter, tricoter, coudre et filer. L'une de ces écoles était fréquentée par quatre petites *sauvages* et leur grand'mère, de la tribu des Poutéouatamis. Pour instruire ces enfants et aussi comme encouragement, l'abbé Richard avait fait venir de New-York un appareil électrique, une pompe à air, une machine à filer le coton, et aussi des couleurs pour teindre les étoffes fabriquées à l'Académie.

L'abbé Richard terminait son mémoire en demandant à la Législature de consacrer le profit d'une des quatre loteries autorisées par l'Etat, à l'usage de ses écoles, dans le but d'encourager la littérature et les arts.

Ce fut grâce à son dévouement pour l'instruction que le curé Richard dut en grande partie sa popularité parmi toutes les classes et toutes les croyances de Détroit et du comté de Wayne. Ce fut aussi pour la même raison qu'il fut appelé plus tard à faire partie comme directeur de l'Université du Michigan dont nous aurons occasion de parler plus tard. Ce genre de travaux ne l'empêcha pas de consacrer la majeure partie de son temps à la visite des paroisses dont l'évêque lui avait confié la charge. C'est ainsi qu'en 1799 il courut visiter l'île de Mackinac<sup>2</sup>, où il avait une mission à desservir.

1 — Hubbard on Early Colonization of Detroit.

2 — Quelques-uns écrivent *Mackinaw*; quelle que soit l'orthographe que l'on adopte, il faut prononcer *Mackina*.

Quelque temps après, rendant compte de sa visite à M<sup>rs</sup> Carroll, il écrivait :

“ J’ai quitté Détroit le 20 de juin, dans un vaisseau américain, et après une tempête terrible sur la baie de Saginaw, et sur le lac Huron, nous sommes arrivés à Mackinaw le 29 du même mois. Ici je rencontrai un grand nombre de personnes; car près de mille hommes visitent cet endroit durant la saison d’été, mais la plupart n’y séjournent que pendant quelques semaines. C’est le lieu de rendez-vous des traitants du lac Michigan, de Mississipi, du lac Supérieur et d’autres lieux, et l’on y trouve cinquante maisons. J’y trouvai toute une pépinière d’enfants et je suppléai les cérémonies du baptême à trente d’entre eux. Ils étaient tous âgés de plus de sept ans, la plupart illégitimes. Il est pénible de constater que tant de pauvres créatures soient abandonnées sans instruction religieuse, car c’est à peine s’il s’en trouve qui peuvent faire le signe de la croix. On m’informe qu’il y en a aussi beaucoup d’autres à différents endroits, tels qu’à la rivière Saint-Joseph, à la rivière Wisconsin, à la Prairie du Chien, à la baie Verte, au Saut Sainte-Marie, sur les bords de quelques rivières qui se déchargent dans le lac Supérieur, au Grand Portage, où la Compagnie du Nord-Ouest de Montréal emploie annuellement 1700 hommes, presque tous des Canadiens. Grand Portage, près de la limite occidentale du lac Supérieur, est situé du côté américain, et est un poste de commerce égal à Mackinaw.

“ Pendant les deux mois qui suivirent mon arrivée à Mackinaw, j’enseignai le catéchisme tous les matins, et le soir je disais les prières à l’église, après lesquelles je donnais une explication familière des différents points de la doctrine chrétienne. Un bon nombre de personnes, surtout des visiteurs venus de loin, assistaient à ces entretiens, dans l’église qui a

45 pieds sur 25. La construction en cèdre lui assure plusieurs années d'existence, quoique elle soit déjà ancienne. Elle est assez bien pourvue d'ornements, de linge d'autel, mais il n'y a ni calice ni instrument de paix.

“ Le 3 de septembre je visitai les Ottawas, qui vivent sur la rive orientale du lac Michigan, à 45 milles de Mackinaw. Le dernier chef de la tribu, mort il y a deux ans, avait été baptisé. Mais parmi les 1,300 personnes qui sont ici, hommes, femmes et enfants, une seulement, en autant que je puis l'affirmer, a reçu le baptême. J'ai vu l'endroit appelé La Mission où le Père Dujaunay vécut autrefois, de 1742 à 1766, en qualité de missionnaire. Il ne reste plus qu'une grande croix sur le rivage, qui à cet endroit atteint une hauteur de cent pieds. C'est à cinq milles au nord du village des Ottawas. Je me suis enquis des Indiens en votre nom s'ils désiraient avoir un prêtre au milieu d'eux pour les instruire, sinon eux au moins leurs enfants, ils m'ont répondu qu'ils seraient heureux si Votre Grandeur et l'abbé Levadoù vouliez bien s'occuper de leur sort; mais suivant la coutume indienne, ils m'ont demandé un répit de quelques jours pour se consulter et puis donner une réponse définitive. Après avoir séjourné deux fois vingt-quatre heures au milieu d'eux, je suis retourné à Mackinaw le 5, où je demeurai jusqu'au 25 de septembre, mais je ne reçus des Ottawas aucune réponse, bien qu'ils soient venus plusieurs fois me rencontrer à l'île. La vérité est qu'ils sont plus attachés aux liqueurs fortes qu'aux pratiques religieuses. J'en ai vu plusieurs en état d'ébriété lorsque j'étais au milieu d'eux, et aussi dans les rues de Mackinaw et ailleurs. Leur trafic consiste surtout en boissons spiritueuses, et aussi longtemps que ce système prévaudra, il n'y a aucune chance de les rendre chrétiens. Bien que les traitants reconnaissent eux-mêmes qu'il vaudrait mieux dans leur propre intérêt que les Sauvages n'aient

point de rum, ils persistent toujours à leur en vendre, de crainte que leur commerce en souffre — Dieu seul sait le mal qui résulte de ce trafic. On a déjà dit que le rum des Anglais a détruit plus d'Indiens que l'épée des Espagnols. Plusieurs chefs sauvages ont cependant demandé que la vente des boissons fortes fut défendue par une loi spéciale ”.

L'abbé Richard aurait ardemment désiré passer l'hiver à Mackinac afin d'y instruire la jeunesse et de moraliser le peuple, qui du reste, malgré ses excès, montraient des dispositions à se corriger. Plusieurs même supplièrent l'homme de Dieu de ne pas les abandonner dans leur isolement. Mais l'abbé Richard avait trop à faire à Détroit, où son absence pouvait causer quelque préjudice. C'est pourquoi il retourna sur le théâtre principal de ses travaux, au mois d'octobre, après s'être arrêté momentanément à l'île Saint-Joseph et au Saut Sainte-Marie.

C'est alors que l'abbé Richard songea à construire une église plus vaste et plus confortable que l'ancienne. Avant la fondation de Détroit, alors qu'il n'y avait en ce lieu que des sauvages, il n'y avait pas de chapelle, et d'ailleurs les missionnaires ne faisaient qu'y passer. Mais, en 1701, le Père Constantin de Lhalle y construisit une humble chapelle. En 1704, les sauvages ayant assiégé le fort Pontchartrain et Détroit, mirent le feu à l'église et l'incendièrent complètement.

En 1723, une autre chapelle fut érigée sur la rue Sainte-Anne, par le Père Bonaventure Léonard, à environ vingt pieds de la ligne sud de l'avenue Jefferson, à l'ouest de la rue Griswold. Le religieux Récollet lui donna le nom de Sainte-Anne, qui lui est resté.

En 1749, l'immigration apporta à Détroit un nombre assez considérable de personnes, et en 1751, le Père Bocquet résolut de bâtir une nouvelle église. Elle fut consacrée l'année suivante, vers la fin de mars, par M<sup>gr</sup> Henri de Pontbriand,

évêque de Québec. Cette église fut érigée, sinon à la place même de l'ancienne, du moins à proximité; elle existait encore lorsque l'abbé Richard vint prendre charge de la cure de Détroit. Comme elle menaçait ruine, il dut la faire réparer à grands frais, et en 1799, lorsque tout fut fini, il se trouva chargé d'une dette de \$3,000.

Celle-ci fut incendiée le 11 juin 1805, lors de la grande conflagration qui rasa Détroit d'une extrémité à l'autre. Il fallut au brave curé et à son peuple se contenter d'abord d'une tente, puis d'un grand hangar, jusqu'en 1809. La messe fut ensuite célébrée dans un édifice connu sous le nom de Spring Hill Farm, jusqu'au 1<sup>er</sup> novembre 1810. Puis on se transporta dans une humble chapelle bâtie sur la Church Farm ou Melcher, à Hamtramck. Au cours de ces pérégrinations, le curé Richard cherchait toujours le moyen de construire un nouveau temple à Dieu, mais il eut à rencontrer bien des difficultés. D'abord l'argent lui manquait; et puis les uns voulaient bâtir dans tel endroit; d'autres ne voulaient pas bâtir du tout. Les choses s'envenimèrent au point que M<sup>sr</sup> Flaget dut intervenir et sévir contre une fraction des catholiques de Détroit. L'interdit fut lancé le 24 février 1817, alors que la nouvelle église, dont le site avait été fixé par le curé avec l'approbation épiscopale, était à la veille d'être commencée. Les dissidents ne tinrent aucun compte de l'interdit, mais, au mois de mai de l'année suivante, ils cédèrent devant les représentations des autorités religieuses. L'évêque voulut recevoir lui-même leur soumission, et le 1<sup>er</sup> juin il arrivait à Détroit au milieu d'une procession triomphale de cavaliers qui étaient allés à sa rencontre jusqu'à dix milles de distance. Huit jours plus tard, la cérémonie de la bénédiction de la pierre angulaire avait lieu sous la présidence de M<sup>sr</sup> Flaget. La réconciliation était complète: les dissidents promirent d'oublier le passé, et de contribuer pour leur quote-part à l'érection de l'église neuve.

Les travaux marchèrent assez rondement. L'étage inférieur ou le sous-sol fut ouvert au culte en 1820. L'étage supérieur ne fut terminé qu'en 1828, et l'on y célébra l'office le 25 décembre. Cette église avait 116 pieds de long sur 60 de large, avec deux clochers au fronton, au centre un dôme octogonal de 30 pieds de diamètre, et en arrière deux petites coupoles. La partie centrale du dôme était surmontée d'un vaste soleil; les deux coupoles se terminaient par une lune et un poisson mobile. Ces dômes et cette coupole furent rasés en 1842.

Ces travaux d'église qui durèrent plus de dix ans, ne se firent pas sans créer de nombreux embarras au digne curé, qui avait le plus poussé à la roue. Certains de ses marguilliers lui firent la vie dure, à propos des dépenses qui allaient dépasser la mesure de ses ressources. Le temps arriva où il fallut payer ou arrêter l'ouvrage. Le curé paya un peu et s'endetta beaucoup; mais il réussit tout de même à parachever son église. Si parfois il éprouvait des découragements il se renfermait dans sa chambre, et prenant sa plume, il ouvrait son cœur abreuvé d'amertume à son évêque, dont il avait su conquérir la pleine et entière confiance.

Dans une lettre à M<sup>sr</sup> Flaget, le digne curé de Détroit exposait son état d'âme, sans toutefois trop se plaindre des persécutions auxquelles il était en butte: " Vous pouvez vous imaginer, M<sup>sr</sup>, combien cette affaire d'église m'est désagréable; néanmoins, je me sens heureux d'avoir ma part sur la croix de notre Sauveur. J'ai éprouvé cette année plusieurs contradictions, mais en même temps j'ai obtenu de grands succès, si mon amour-propre ne me trompe pas. En général le peuple est bien disposé, et je pense qu'un prêtre d'un tempérament calme pourra lui être utile avec de la patience et du temps. J'espère donc que vous ferez tout votre possible pour envoyer à Détroit un autre prêtre pour me remplacer.

Comme il sera difficile de bâtir une église sans avoir du secours ailleurs, je me permettrai de proposer une souscription parmi les catholiques du Maryland, laquelle serait appropriée à la construction d'une église et d'une académie à Détroit sous la direction du curé, afin de prévenir l'ingérence constante et troublante de quelques-uns des marguilliers ”.

L'évêque de Bardstown ne jugea pas à propos de retirer de Détroit le vénérable prêtre qui, depuis plus de vingt ans, avait dépensé tant d'énergie pour y maintenir ferme l'étendard du Christ. Il était écrit, du reste, que l'abbé Richard mourrait à son poste, après avoir monté à tous les Calvaires et épuisé la coupe de l'ignominie et de la douleur.

\* \* \*

Les soucis de sa construction d'églises et d'écoles n'empêchèrent pas le curé Richard de se dévouer corps et âme à ses ouailles, quelque éloignées qu'elles fussent du siège de sa résidence. En 1820, il avait visité la Baie Verte ou Green Bay<sup>1</sup>. L'année suivante il allait à Mackinaw, au Saut Sainte-Marie et à l'Arbre-Croche, trois missions bien chères à son cœur d'apôtre<sup>2</sup>. Puis il prit le chemin de Chicago par la voie du lac Michigan. Là, il devait surveiller les intérêts des Poutécouatamis, des Ottawas et des Chippewas dans la négociation d'un traité avec le gouvernement américain, représenté par MM. Lewis Cass et Salomon Sibley. Le bateau qui le conduisait s'arrêtait tous les soirs dans un port de la rive orientale du lac, afin de ne pas trop exposer la vie de ses passagers. Le brave missionnaire put ainsi

1 — Capitaine Auguste Grignon, dans *Wisconsin Historical Collections*, III, 261.

2 — Brown, *The Parish Register of Mackinaw*, 1889.—*Shea's Life and Times of Archbishop Carroll*, p. 488.

explorer cette partie peu connue de sa mission, bien que les Jésuites, longtemps auparavant, eussent longé les mêmes rivages dans leurs courses apostoliques. Le Père Marquette, entre autres, revenant des Illinois, avait vu venir à lui la mort et s'ouvrir le ciel en face de cette mer du Michigan. L'abbé Richard s'arrêta à l'endroit même où s'était déroulé ce drame poignant, et de là il écrivit à son évêque la lettre suivante :

“ C'est de la rivière au P. Marquette que je vous écris. Il y a ici une douzaine de familles de la nation des Ottawas ou Courtes-Oreilles. Je les ai fait demander pour m'informer d'eux où avait été enterré ce missionnaire de la Compagnie de Jésus, célèbre parce que, le premier des européens, il a remonté le Mississipi et visité en 1674 l'embouchure du Missouri, mais plus célèbre encore pour avoir fondé la mission de Michillimakinak et celle de l'Arbre-Croche, connue sous le nom de Saint-Ignace, et avoir ainsi préparé à plusieurs nations indiennes la voie pour arriver à la connaissance de l'Évangile. Les indiens Ottawas m'ont conduit à l'endroit où la rivière sortait en 1675 lorsque le P. Marquette y entra le 8 mai et y mourut le 9. Elle sort maintenant au moins trois mille pieds plus haut ou plus au sud, entre deux caps qui ont plus de soixante pieds de hauteur et qui paraissent avoir été séparés par l'effet combiné des ouragans et des vagues. Le lieu qu'ils m'ont désigné, est à environ deux cent quarante pieds des bords du lac Michigan sur la rive au sud de l'ancien lit de la rivière actuelle ; car il est certain qu'elle changea son cours peu de semaines après la mort du P. Marquette, comme par respect pour les restes précieux du saint homme. C'est la remarque des voyageurs, même protestants, qui l'ont consignée dans les récits de leurs voyages ; et le fait est confirmé par la tradition qui s'est conservée jusqu'à ce jour parmi les anciens du pays. J'ai planté une croix en présence-

de huit Ottawas et de deux catholiques dans la même place où les indiens m'ont dit en avoir déjà vu une autre qui avait été élevée par les Canadiens et que les vents avaient renversée depuis environ trois ans. J'ai gravé sur cette croix avec mon canif l'inscription suivante en anglais :

F<sup>r</sup> TH. MARQUETTE DIED HERE  
9 MAY, 1675

“ Le dimanche suivant, j'ai célébré les saints mystères sous une tente à l'embouchure actuelle de la rivière ; et l'après-midi nous sommes allés en procession de l'autel érigé le matin pour la messe, cinquante personnes, deux à deux, Anglais, Canadiens, sauvages, sur une basse grève de sable bien uni, le long du lac, en chantant les litanies de la sainte Vierge, à la croix plantée sur le tombeau du pieux missionnaire. Nous y avons chanté un *Libera* ; et nous sommes retournés à notre chapelle et campement en chantant les litanies des Saints ”.

Cette rivière porta pendant longtemps le nom du Père Marquette, mais ce nom finit par être oublié. En sauvage c'était la *Notispescago*, d'après les uns, et l'*Aniniondibeganining*, d'après les autres. C'est plutôt un ruisseau qu'une rivière. D'après Charlevoix, il servait de décharge à un tout petit lac. La ville, qui s'appelle aujourd'hui Ludington, est bâtie à proximité de la rivière du Père Marquette.

Quand il arriva à Chicago, l'abbé Richard s'aperçut que sa présence était inutile : le traité avait été signé de part et d'autre <sup>1</sup>. Cependant il trouva moyen de déployer son zèle. Il y avait là une petite garnison américaine qui n'avait pas de chapelain. Les soldats ayant manifesté le désir d'entendre prêcher le prêtre catholique, celui-ci s'exécuta de bonne

1 — Le 29 août 1821. Les sauvages cédaient au gouvernement 4,472,550 acres dans le Michigan et 460,800 dans l'Indiana.

grâce. Ce n'était pas la première fois du reste qu'il avait occasion de parler devant des assemblées de protestants. A Détroit même on l'avait prié de donner des conférences religieuses, et il n'y avait pas mis d'objection.

Se voyant dans l'impossibilité de retourner à Détroit par bateau, l'abbé Richard prit la détermination de descendre la rivière des Illinois et le Mississipi jusqu'à l'embouchure de l'Ohio, afin de revenir chez lui par cette rivière. Il allongea ainsi sa route de deux cents lieues. Mais en ces temps-là l'on ne se souciait guère d'entreprendre de tels voyages, malgré tous les ennuis qui en résultaient.

Le 4 octobre le missionnaire parvenait au Portage des Sioux, après dix-sept jours de navigation. Ici il noua connaissance avec l'abbé Aguaroni, lazariste italien, qui le sollicita de chanter la grand'messe du dimanche et de faire le panégyrique de saint François d'Assise, dont l'Eglise célèbre la fête ce jour-là. L'abbé s'acquitta avec bonheur de cette double fonction, et disant adieu au distingué lazariste, il arrivait le lendemain à Saint-Louis, dans le Missouri. Là il fit la rencontre de M<sup>sr</sup> Dubourg qui l'amena avec lui pour aller faire une ordination à son séminaire de Sainte-Marie des Barrens. Puis tous deux allèrent passer la Toussaint à Kaskaskias, ancienne mission de l'abbé Richard.

Comme la distance à parcourir pour se rendre à Bardstown, où résidait son évêque M<sup>sr</sup> Flaget, n'était pas très-considérable, l'abbé crut que l'occasion était ou ne peut plus propice pour aller rendre visite au vénérable prélat et lui exposer à nouveau ses besoins et ses plans d'avenir. Le curé de Détroit avait surtout besoin d'auxiliaires pour travailler à la vigne du Seigneur. M<sup>sr</sup> Flaget comprit toute la justesse de sa demande, et il lui accorda un jeune diacre, M. Vincent Badin, dont l'ordination était fixée au samedi de la Semaine-Sainte. Après avoir visité les Français de Gallipolis, dans

l'Ohio, MM. Richard et Badin prirent la route de Détroit où ils arrivèrent à la fin d'avril. M. Richard avait été absent depuis le 4 juillet de l'année précédente. Dès son arrivée il apprit la nouvelle que Cincinnati venait d'être érigé en évêché<sup>1</sup> avec M<sup>sr</sup> Fenwick comme titulaire. La mission du Michigan tombait sous la juridiction du nouvel élu. Il était convenable que l'abbé Richard, grand vicaire de l'évêque Flaget<sup>2</sup>, allât s'agenouiller aux pieds de son nouveau supérieur. Il courut donc au-devant de M<sup>sr</sup> Fenwick jusqu'à Baltimore et l'accompagna ensuite à Cincinnati. Le prélat lui sut bon gré de cette marque évidente de courtoisie, et il le nomma grand-vicaire. Puis l'abbé retourna chez lui, non sans avoir au préalable soumis un état détaillé de ses missions, des espérances qu'il fondait sur elles dans un avenir assez rapproché.

L'abbé Richard était très fermement attaché à ses ouailles d'origine européenne ; il leur en donnait tous les jours des preuves non équivoques. Mais il n'était pas moins zélé pour le ministère des Indiens, à quelque tribu qu'ils appartenissent. Aussi suivait-il avec le plus grand intérêt les progrès de la religion catholique parmi les Illinois de l'Arbre-Croche, les Outaouais du Saut-Sainte-Marie et de Mackinac.

Lors de l'élévation de M<sup>sr</sup> Fenwick à l'épiscopat, avec juridiction sur le Michigan, les catholiques n'étaient pas encore très nombreux dans ce territoire. On comptait seize familles à l'embouchure de la rivière Maumée, et six ou huit milles plus au nord, un peu plus de quinze ; à Otter Creek vingt-cinq familles ; cent-cinquante à la Rivière-au-Raisin, trente à la rivière aux Ecores, autant à la Rivière-Rouge. Cent cinquante familles environ étaient dispersées le long de la rivière Détroit : on en comptait un cent de plus sur le

1 — Le 19 juin 1821. M<sup>sr</sup> Fenwick fut consacré le 13 janvier 1822.

2 — M<sup>sr</sup> Flaget avait été sacré évêque de Bardstown le 4 novembre 1810. L'érection du diocèse datait du 8 avril 1808.

lac Saint-Clair et à Anchor Bay, quatre-vingts à la Pointe Saint-Ignace, au nord de Michillimackinac, 20 à 30 au Saut Sainte-Marie, 60 sur les rives de la Baie Verte, 120 à 150 à la Prairie du Chien. On rencontrait de ci de là dans tout ce vaste territoire des Indiens Ottawas, Poutéouatamis et Wyandots, au nombre d'environ 6,000, plus ou moins attachés à la foi catholique. L'Arbre-Croche était le grand centre où les peuplades aimaient à se réunir, soit pour délibérer, soit pour recueillir de la bouche du missionnaire l'instruction religieuse.

La mission de l'Arbre-Croche avait été fondée par le Père Marquette, de sainte mémoire. Elle avait reçue depuis la visite de plusieurs missionnaires, entre autres des Jésuites. L'abbé Richard avait jeté les yeux sur cet endroit pour en faire le centre de la catholicité dans tout le Michigan. " J'y aurais fait plus de fruits, disait-il, que dans le lieu où je me trouve. C'était là l'opinion du P. Marquette, homme à miracles. Il pensait que c'était par ce pays que le bien devait commencer, pour être comme le centre d'où les missionnaires partiraient pour aller ailleurs ".

Poursuivant l'idée de leur entreprenant confrère, les Jésuites avaient possédé à l'Arbre-Croche 2,000 arpents de terre, en vertu d'une acquisition contractée en 1763 par le Père Dujaunay<sup>1</sup>. Un peu plus tard, en 1821, le gouvernement américain s'était engagé par le traité de Chicago, à donner aux Ottawas \$1,500 par année pendant dix ans, et \$1,000 aussi par année à un instituteur, à un forgeron et à un professeur d'agriculture qui se fixeraient à l'Arbre-Croche, et aux Poutéouatamis \$5,000 pendant vingt ans et \$1,000 pendant dix ans, pour défrayer les dépenses d'un instituteur et d'un forgeron. L'abbé Richard ne pouvait manquer de faire profiter

1 — Le P. Pierre-Luc Dujaunay, jésuite, fut missionnaire à Michilimackinac de 1742 à 1765.

son œuvre d'un appoint aussi précieux. Deux personnes pieuses et charitables de Mackinac lui avaient en outre promis de se charger de l'éducation des jeunes filles sauvages, en leur enseignant à coudre, à filer, à lire et à écrire dans leur langue maternelle, aussi bien qu'en français et en anglais.

Tout semblait donc devoir réussir au gré du zélé missionnaire ; mais il lui fallait au moins deux prêtres pour diriger la mission, et M<sup>sr</sup> Fenwick n'en avait aucun à sa disposition. M. Richard dut se contenter d'y envoyer son vicaire M. Badin pour expédier le gros de la besogne. Le 19 juillet 1825, le jeune prêtre bénit la petite chapelle de l'Arbre-Croche, et le lendemain, après l'office, où assistaient tous les catholiques, il remit au grand chef Lapapoua une médaille d'or représentant d'un côté la croix, et de l'autre Notre-Seigneur bénissant les petits enfants. Les sauvages demandèrent un missionnaire qui résidât au milieu d'eux, mais, comme le leur fit comprendre l'abbé Badin, l'évêque n'en avait pas à leur donner.

L'année suivante, l'abbé Badin retourna à l'Arbre-Croche, cette fois pour y demeurer plus longtemps, vu que les Outaouais commençaient à se montrer revêches, parce qu'on ne leur envoyait pas la Robe-Noire promise, et aussi par la raison qu'un ministre protestant leur avait demandé de fixer son séjour au milieu d'eux. L'arrivée d'un chef algonquin du lac des Deux-Montagnes, nommé Assaguinac, devait sauver la situation. Cet illustre chef avait été instruit dans la foi par les Pères Jésuites, et poussé par une inspiration d'en-Haut, il était venu s'installer à l'Arbre-Croche afin d'y enseigner le catéchisme aux sauvages.

Cependant les Indiens insistaient toujours pour obtenir un prêtre, et l'abbé Richard répondait invariablement que son évêque, malgré le désir qu'il en avait, n'en avait pas de disponible. " Ah ! disait-il, pourquoi faut-il que je sois retenu

dans les limites du comté de Wayne ? *Ego vincetus Christi*. Si j'étais libre, comme je volerais au secours des habitants de l'Arbre-Croche ? Ce ne fut qu'en 1832 qu'il eut la consolation de leur envoyer l'abbé Dejean et un jeune minoré du nom de Fauvel <sup>1</sup>. Grâce au zèle et au concours efficace de l'Algonquin Assaguinac, ces deux missionnaires virent, dès la première année, leur mission prospérer, et quand l'abbé Ravaga, prêtre dalmate, recueillit leur succession, l'Arbre-Croche comptait 700 catholiques parmi les Indiens.

La sollicitude du curé Richard, s'étendait également aux Indiens Poutéouatamis de la mission dite de Saint-Joseph. Ceux-ci auraient bien voulu avoir un prêtre pour les secourir. En 1830, ils allèrent rendre visite à M. Richard. Leur chef Pokégam, prenant la parole, lui dit : " Mon père, mon père, je viens encore te supplier de me donner une Robe Noire qui nous fasse connaître la parole de Dieu... Si tu n'as pas pitié de nous autres hommes, aie donc pitié de nos pauvres petits enfants qui vont vivre comme nous avons vécu, dans l'ignorance et dans le vice... Il y a un ministre américain qui voudrait nous attirer à sa religion ; mais ni moi, ni aucun de mon village, nous n'avons voulu envoyer nos enfants à son école, ni aller à son prêche. Nous avons conservé la coutume de prier comme la Robe Noire qui était jadis à Saint-Joseph et qui a instruit nos ancêtres. Tous les matins et tous les soirs, avec ma femme et mes enfants, nous prions ensemble auprès d'un crucifix que tu m'as donné. Le dimanche nous prions plus souvent. Deux jours avant le dimanche, nous jeûnons jusqu'au soir, hommes, femmes et enfants, suivant la tradition de nos pères et de nos mères, puisque nous n'avons jamais vu nous-mêmes la Robe Noire à Saint-Joseph. Voici la prière qu'il leur a apprise ; vois si je la sais comme il faut".

1 — Cet abbé, devenu prêtre, succéda à M. V. Badin en 1826, comme missionnaire de Green Bay. Etant tombé en disgrâce auprès de son évêque, il fut remplacé par le Père Mazzuchelli, dominicain, en 1830.

Le chef se jeta à genoux et récita à haute voix dans sa langue le *Pater*, l'*Ave Maria*, le *Credo* et les commandements de Dieu.

Cet amour du missionnaire catholique germaît comme spontanément dans le cœur de ces naïfs enfants des bois, tandis qu'ils se sentaient de la répulsion pour le ministre protestant. Du reste ils avaient des yeux pour voir, et ils savaient faire la différence entre le pasteur presbytérien qui se faisait escorter par sa femme et ses enfants, et le prêtre catholique dont le dévouement et l'attention étaient pour eux seulement. La Robe Noire, armée de son bréviaire et de son crucifix, était pour eux la vivante image du Christ, de sa pauvreté, de sa douceur, de son désintéressement. Et puis il était Français. Ce seul titre suffisait à faire accepter le missionnaire catholique de préférence à tout autre, qu'il fût anglais ou américain.

“ Je ne sais ni lire ni écrire, disait en 1838 à l'abbé Simoin un vieux chef des Arkansas; mais je garde là (mettant la main sur son cœur) ce que nos pères m'ont dit : Le Français a toujours été bon pour nous. L'Américain m'a trompé bien souvent; mais toi, je le vois bien, tu ne veux pas me tromper. Non, tu ne veux pas me tromper. J'étais bien content lorsqu'au matin j'ai vu se lever le soleil si beau. C'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie parce que je revois des Français ”.

Le premier missionnaire résidant à Saint-Joseph, chez les Poutéouatamis, fut l'abbé Théodore Badin, frère de Vincent. C'est lui qui avait fondé les missions du Kentucky. Son œuvre terminée là-bas, il vint consacrer les dernières années de sa vie aux sauvages de Saint-Joseph. L'année de son arrivée, (1832), il baptisa 200 Poutéouatamis; 200 autres n'attendaient plus que l'heure favorable pour recevoir l'eau régénératrice.

S'il eut eu de plus abondantes ressources, le curé Richard aurait sans aucun doute opéré une plus grande somme de bien, mais malheureusement il était réduit à la portion congrue ; son œuvre progressait tout de même, quoique dans des proportions atténuées. S'adresser à l'évêque eût été justifiable, si celui-ci n'avait pas été endetté pour sa cathédrale. Cependant il eut le courage de se plaindre de sa pauvreté en des termes tellement touchants, que M<sup>sr</sup> Fenwick résolut un jour de faire un appel à l'Œuvre de la Propagation de la Foi en faveur de son curé. Dans une lettre qu'il écrivit au grand Aumônier de France, en 1829, le Prélat disait : " En vous parlant de la mission du Michigan, je ne puis m'empêcher, Monseigneur, de vous dire deux mots en faveur du plus ancien comme du plus méritant des missionnaires de ce quartier ; c'est de l'excellent M. Richard, résidant au Détroit, et qui depuis trente ans au moins travaille au salut des âmes dans ce pays. Cet homme apostolique se voit depuis longtemps comme enchaîné pour l'exercice de son ministère faute d'avoir des ressources pécuniaires suffisantes. Si, par l'entremise de votre Eminence, quelques secours pouvaient lui être alloués afin de le mettre à même d'utiliser son zèle dans toute son étendue, la religion en ressentirait les heureux effets ".

Cet appel fut-il entendu ? Nous n'en savons rien, mais s'il le fut, il ne pouvait être en rapport avec les besoins de plus en plus pressants d'un curé entreprenant comme l'abbé Richard. Il avait fondé des chapelles, un couvent, une grande église à Détroit, avec le concours de ses paroissiens. Mais il rêvait la fondation d'un collège. La réalisation de cette entreprise eût mis le comble à ses vœux. " Dieu sait, écrivait-il en 1825, combien de projets, grands et petits, d'écoles et de missions me passent par la tête, pour les sauvages, pour les sourds-muets, pour les enfants des pauvres... Mais les moyens manquent dans un pays où il faut, pour ainsi dire, tout créer

avec rien. Mon esprit, mon imagination et encore plus mon cœur sont pleins de projets qui demeurent tous stériles. Que de châteaux en Espagne je bâtis en Amérique, depuis trente-quatre ans” !

L'abbé Richard avait obtenu pour ce collège projeté la concession de 400 arpents de terre à deux milles de Détroit, et une autre de 350 près de la Rivière-aux-Raisins. Plusieurs familles protestantes lui offraient de l'aide et lui promettaient d'envoyer leurs enfants à son collège. Les espérances étaient magnifiques, mais la réalité fut que le digne apôtre de l'éducation s'aperçut bien vite que, pour asseoir un collège sur des bases un tant soit peu solides, il faut autre chose que des promesses. Force lui fut donc d'abandonner un projet qui lui tenait au cœur depuis nombre d'années. Il mit celui-ci à côté de bien d'autres aussi peu réalisables, étant donné la pénurie des temps et le trop petit nombre de catholiques. Du reste, l'abbé Richard avait alors atteint un âge où il est plus sage de ne pas se risquer dans des entreprises qui demandent une grande somme d'énergie et de travail. C'était le temps de la moisson et non de la semence.

## II

Malgré tout le soin qu'il apporta à ne pas dépenser plus d'argent que ses moyens ne lui permettaient, le curé de Détroit se vit un jour acculé au pied du mur. Ses constructions avaient absorbé toutes ses ressources et les secours de ses paroissiens; et il se trouvait en présence d'un déficit assez considérable. Dans la crainte de perdre leurs réclamations, les entrepreneurs se crurent obligés de traduire le prêtre devant les tribunaux. Il va sans dire que la cour leur donna raison et condamna l'abbé Richard, qui s'était rendu personnellement responsable de la dette de son église, à payer ou à

prendre le chemin de la prison. C'était la loi ; *dura lex sed lex*. Elle fut suivie à la lettre ; la contrainte par corps eut lieu, et le curé fut jeté dans la prison commune, comme le plus vulgaire criminel. Le coup fut rude, le chagrin immense. Que faire pour sortir de là ? L'évêque était lui-même impuisant ; les dettes de sa cathédrale l'accablaient. Les catholiques de Détroit étaient peu fortunés, et malgré leur bon vouloir, leurs contributions auraient été insuffisantes. Ce n'est pas sans avoir éprouvé une douleur profonde, que les citoyens de Détroit, tant protestants que catholiques, furent témoins de la séquestration forcée d'un homme que tous vénéraient à l'envi comme le premier citoyen de leur ville. Si encore il avait été puni pour des dettes personnelles, contractées pour des fins particulières ! Mais, non pas, il était interné pour une entreprise dont la plus grande partie de la ville bénéficiait déjà depuis plusieurs années.

Il est à supposer que c'est après avoir songé à tout ce qu'il y avait d'injuste dans le châtement infligé au brave curé, que plusieurs citoyens, parmi lesquels figuraient des protestants, eurent recours à un expédient qui, s'il tournait à bien, était de nature à sauver le prisonnier en le libérant et de la prison et de sa dette. Cette idée, magnifique d'inspiration, était difficile d'exécution. Ces amis dévoués allèrent donc trouver l'abbé Richard et lui dirent : " Vous allez vous porter candidat aux prochaines élections du Congrès. Ainsi vous deviendrez libre ; car, aux termes de la constitution, la personne des représentants est inviolable pendant toute la durée de leurs fonctions ; vous n'aurez donc plus à craindre d'être retenu prisonnier ; puis, avec l'indemnité qui vous sera allouée pour votre voyage, avec le traitement affecté à votre titre, vous acquitterez les dernières charges de votre église ".

L'élection pouvait être facile, surtout si l'élément français, qui était la majorité, donnait dans le mouvement. Quant

aux protestants, leurs chefs promirent à M. Richard de l'appuyer fermement contre n'importe quel candidat.

Il s'agissait donc de choisir un délégué au Congrès pour représenter tout le territoire du Michigan<sup>1</sup>. Quatre candidats surgirent qui devaient rendre la lutte active et chaudement contestée. Ce fut d'abord John Biddle, employé au bureau d'enregistrement des terres, frère de Nicholas Biddle, président de la banque des Etats-Unis. Un deuxième, Austin-E. Wing, ancien shérif, était un citoyen populaire et universellement estimé. Les trois autres, moins en vue, s'appelaient Whitney, McCloskey et Williams. Ce dernier était catholique, marguillier de la paroisse de Sainte-Anne. Cette candidature pouvait, en divisant les catholiques, nuire considérablement au curé Richard. Il n'en fut rien cependant ; les élections eurent lieu, et le vote du Territoire se répartit de la manière suivante :

L'abbé Richard .....	444	votants.
Biddle .....	421	“
Wing.....	335	“
Whitney .....	165	“
McCloskey .....	164	“
Williams .....	51	“

Comme on voit, la majorité de M. Richard sur Biddle ne fut que de 23 voix. C'était peu, mais c'était assez pour qu'il fût déclaré l'élu du peuple. Il sortit donc de prison pour reprendre ses anciennes fonctions curiales.

Ces événements se passaient en 1823. Le 8 décembre, le nouveau *Congressman* prit son siège dans l'enceinte du

1 — Le Michigan était représenté au Congrès depuis 1819. Les délégués se succédèrent comme suit :

1819-20.....	Woodbridgé	1827-29.....	Biddle
1820-23.....	Sibley	1829-31.....	Wing
1823-25.....	Richard	1831-33.....	Lyon
1825-27.....	Wing	1833-35.....	Jones

palais législatif à Washington. C'était la première fois, et ce fut aussi la dernière, qu'un prêtre siégeait au Congrès. Il y avait des dangers à craindre, des obstacles à rencontrer. Qu'allait-il faire au milieu de cette assemblée composée de protestants, dont la plupart étaient mal disposés à l'égard des catholiques et surtout des prêtres ? Quelle attitude prendre dans ces luttes de partis où il se trouverait dépaycé ? Parmi les membres du clergé il s'en rencontra qui ne virent pas d'un bon œil l'entrée dans la vie publique d'un homme dont le caractère sacerdotal pouvait nuire à la religion elle-même qui se tient en dehors de la politique. Ceux-là durent bientôt changer d'avis, quand ils constatèrent, à leur grande satisfaction, que leur confrère faisait bonne figure au milieu des Webster, des Clay et d'autres personnages dont la renommée, soit comme orateur, soit comme penseur, a traversé le XIX<sup>e</sup> siècle sans encombre. Loin d'être un trouble-fête, l'abbé-délégué fut bientôt le point de mire des législateurs ; son opinion, respectable du reste, fut respectée, sa parole religieusement écoutée. Jamais il ne prononça de ces grands discours destinés à conquérir l'admiration des députés ou même leur suffrage. Du reste, l'abbé ne parlait pas assez bien la langue anglaise pour tenter pareil effort. Il lui arriva même, de temps à autre, pour se faire mieux écouter, d'appeler à son secours le président de la Chambre, qui s'appelait Henry Clay ; celui-ci traduisait en anglais classique le mauvais anglais de son collègue.

Le 11 décembre, un nommé Scott présenta au Congrès une pétition de John Biddle, l'un des candidats évincés, demandant que l'élection de l'abbé Richard fût annulée, sous le prétexte qu'il n'était pas citoyen américain. L'affaire fut portée devant un Comité, qui soumit son rapport le 13 janvier 1824. " Si l'on en croit les documents, conclut ce rapport, le délégué a fait application, en juin 1823, à la cour du comté de Wayne pour être naturalisé, et de fait son nom est enre-

gistré comme citoyen des États-Unis. Le délégué jouit de toutes les qualifications constitutionnelles et légales qui le rendent éligible au Congrès, et il a droit de siéger comme délégué du Territoire du Michigan ”.

L'abbé-délégué s'occupa surtout des intérêts de son Territoire. Nous trouvons dans les documents officiels son nom attaché à des demandes de subsides pour améliorations publiques, la construction de chemins, l'établissement d'une cour de circuit. Il déploya la plus grande somme d'énergie pour faire ouvrir une route entre Détroit et Chicago. Invité par Henry Clay à exposer les faits relatifs au projet de loi qu'il avait soumis à cet effet, il prononça en anglais un discours dont nous donnons la traduction, parce que c'est le seul qui nous ait été conservé :

“ Chacun sait, dit-il, que le chemin projeté est de la plus grande importance, non seulement pour le Territoire du Michigan, mais encore pour le pays tout entier. Voilà pourquoi il importe qu'il soit construit sans retard. Ce chemin reliera l'est de l'Union à l'ouest. Le grand canal de New-York sera terminé au mois de juillet prochain ; alors nous pourrons dire que la ville de Détroit est en communication directe avec New-York.

“ Quant à nos opérations militaires, l'utilité de ce chemin est incontestable. Il deviendra, avec lui, facile de transporter les munitions de guerre, les provisions et les troupes jusqu'à Chicago, Green Bay, la Prairie du Chien, la rivière Saint-Pierre, etc. Lorsque nos lacs deviennent couverts de glaces, nous pourrons voyager par terre en traîneaux. Tout le monde sait que durant la dernière guerre, notre gouvernement a dû, faute de route à travers la prairie noire, encourir une dépense de 10 ou 12 millions de piastres, qui aurait été évitée, s'il eut construit dans le temps une bonne route de communication.

“ Faites ce chemin tout de suite, pendant que vous avez la

pleine et entière autorité sur le Territoire du Michigan, avant qu'il devienne un Etat indépendant, et vous pouvez juger par anticipation de l'allègement qu'il apportera à vos finances. Il y a plus de 17,000,000 d'acres de bonnes terres dans le Michigan proprement dit, sans compter les 94,000,000 du Territoire du Nord-Ouest. Sans chemin ces terres restent sans valeur.

“ Je suis informé que sur nos mers intérieures,—je veux parler des lacs Erié, Saint-Clair, Huron et Michigan,— il n'y a pas moins de 150 navires qui transportent des familles entières jusqu'à Détroit, en recherche de bonnes terres pour s'y établir ; toutes ces familles ont leur argent prêt. Quel désappointement pour ces gens-là quand ils apprennent qu'il n'y a pas de chemin pour se rendre au milieu de cette vaste solitude ? Cependant durant les derniers douze mois, plus de \$100,000 sont tombées dans le trésor public pour l'achat de terrains dans le Michigan. La somme eût été beaucoup plus considérable, s'il y avait eu un bon chemin de fait.

“ Nous savons, d'après le rapport du Commissaire des terres, qu'environ dix arpenteurs ont été employés à arpenter les terres à l'intérieur du Territoire du Michigan, entre Détroit et Chicago ; ce travail a été fait dans le courant de l'hiver dernier. Bientôt on annoncera la vente de ces terres. S'il n'y a pas encore de chemin, pour s'y rendre, qui les achètera ? Mais que ce chemin se fasse, que cette Chambre le décide ; alors vous aurez des acheteurs ; ils viendront comme un torrent des Etats de l'est. Il est hors de doute que les terres situées le long du chemin projeté se vendront trois cent pour cent plus cher que dans les conditions actuelles ; et ainsi dans la même proportion pour les terrains adjacents <sup>1</sup>.

1 — Les premiers terrains offerts en vente, en 1818, trouvèrent des acheteurs à raison de \$2.00 l'acre par lot de 160 acres ; le quart se payait comptant et le reste dans les cinq années à venir.

“ Si vous me demandez combien coûtera ce chemin, je vous dirai qu’il ne coûtera rien au gouvernement. La moitié des terrains le long du chemin projeté se vendra beaucoup mieux que tous les autres terrains éloignés. Quel immense profit pour le trésor que cette région inculte exposée à ne donner à l’Etat aucun bénéfice ? Ce chemin sera donc d’un grand appoint pour vos finances, pour vos opérations militaires dans toute l’Union aussi bien dans le Michigan, et il sera une source d’encouragement pour les citoyens des Etats de l’est qui désirent émigrer vers les plaines fertiles de l’ouest.

“ Quant à l’amendement proposé à la section deuxième du bill par le député du Tennessee, je n’hésite pas à dire que le Président du Territoire du Michigan, l’honorable M. Lewis Cass <sup>1</sup>, connaît par le menu tout ce qui a trait à la question actuelle, il a traversé à cheval tout le pays, depuis Détroit jusqu’à Chicago; il connaît chaque pied de territoire; il a donné durant sa longue administration des preuves surabondantes de sa capacité; il a rempli ses devoirs officiels à la satisfaction du peuple, et son attachement aux intérêts du gouvernement est bien connu de tous; il est par conséquent la personne la mieux qualifiée pour prendre la direction de l’entreprise. Il est même à désirer qu’il fasse la nomination des commissaires et de leurs assistants. Il trouvera sur le lieu des hommes qui ont souvent travaillé dans ces forêts et qui, moyennant une piastre par jour, feront de meilleur ouvrage que ceux qui étant nommés par le Congrès, auraient la tentation d’exiger trois piastres par jour. J’espère donc que les honorables membres de cette Chambre adopteront

1 — Second gouverneur du Territoire. Elu le 29 octobre 1813, Lewis Cass ne cessa d’être gouverneur que le 6 août 1831. Son prédécesseur fut William Hall, du 1<sup>er</sup> mars 1805 au 29 octobre 1813.

mon bill dans sa forme présente, et m'accorderont les \$1,500 que je demande pour commencer ce chemin " 1.

La Chambre fit mieux, elle lui vota la somme de \$3,000. Mais le projet de loi ne fut définitivement adopté par la Chambre que le 2 février 1825, et par le Sénat le 2 mars. Il fut aussitôt signé par le Président des Etats-Unis et prit force de loi le dernier jour de la session, c'est-à-dire le 3 mars 1825.

L'abbé Richard réussit encore à obtenir des fonds publics pour différents chemins qui aboutissaient à Détroit, entre autres ceux de Fort Gratiot, de Pontiac et de la Grande-Rivière. Il défendit vaillamment la cause des Indiens de sa région, il exposa leurs besoins et fit valoir leurs réclamations.

Le 10 décembre 1824 l'abbé Richard était à son siège lorsque le général Lafayette fut reçu à la Chambre du Congrès avec tous les honneurs dus à son caractère, à son âge et surtout aux services qu'il avait rendus à la cause de l'Indépendance américaine. Trente ans s'étaient écoulés depuis ces jours mémorables où ce fils de France, à la tête de miliciens compatriotes, n'hésita pas à traverser l'océan pour aider ses amis d'Amérique à secouer le joug de l'Angleterre. Cependant ces souvenirs étaient encore vivaces dans la mémoire des Yankees, et ils le firent bien voir dans la circonstance. Le général Lafayette visita les principaux centres des Etats-Unis, et son passage fut un triomphe sans précédent. Le Congrès lui vota une somme de \$200,000 et lui fit le don généreux de 24,000 acres de terres. Pour être tardive la récompense n'en était pas moins généreuse.

Aux élections générales de 1825, l'abbé Richard, encouragé par ses amis et même par des membres éminents du clergé, crut devoir poser à nouveau sa candidature. Cette fois il n'eut que deux adversaires sur les bras, mais ils étaient

sérieux : c'étaient Biddle et Wing, contre qui il avait déjà lutté en 1823. Le catholique Williams mit tout en œuvre pour détacher le vote catholique en faveur des deux candidats protestants. L'élection eut lieu le 31 mai, et quelques jours plus tard, le bureau des *Canvassers* déclara Biddle élu avec une pluralité de 11 voix sur Wing et de 25 voix sur l'abbé. Celui-ci contesta ce rapport, et après beaucoup d'efforts, il réussit à obtenir un nouveau décompte qui fut final. Wing eut 728 voix, Richard 724 et Biddle 689. Comment le bureau était-il parvenu à pratiquer un tel déplacement ? Il est difficile de le dire, mais l'abbé Richard se plaignit qu'on lui avait enlevé soixante suffrages dans un bureau de votation de Détroit. Il adressa au Congrès un mémoire à cet effet, sous forme d'une brochure de 58 pages, intitulée : " Rapport des procédés relatifs à l'élection contestée pour un délégué au 19<sup>e</sup> Congrès, pour le Territoire du Michigan, entre Austin-E. Wing, Gabriel Richard et John Biddle, contenant les arguments du Conseil, les opinions des *Canvassers* et les témoignages apportés par les parties ".

Un Comité spécial s'occupa d'étudier la question, et le 18 janvier 1826, il rapportait deux résolutions ainsi conçues : 1<sup>o</sup> Les *Canvassers* territoriaux ont outrepassé leurs pouvoirs, mais leur action affecte seulement le certificat et non le siège ; 2<sup>o</sup> deux mois sont accordés aux contestants pour produire leurs témoignages.

Un rapport additionnel, en date du 13 février, confirmait l'élection de Wing. L'abbé Richard disparut forcément de la scène publique où lui-même personnellement n'avait guère d'intérêt à demeurer. Il avait réussi, à force d'économie sur ses émoluments et ses frais de voyages et de pension, à payer sa dette d'église ; de plus il était parvenu à faire sortir du trésor fédéral des sommes assez rondes pour ouvrir des routes, construire des quais et des ponts, dessécher des marais

enfin pour développer le commerce, l'agriculture et l'industrie de son Territoire. Bref, il avait fait de la bonne besogne. Ce qui faisait dire à un membre du clergé qui avait été chagrin de le voir entrer dans la politique : " Votre présence au Congrès nous vaut mieux que dix missionnaires ". Le Père Gallitzin<sup>1</sup>, prince russe et sulpicien, arrivé en Amérique en 1792, et alors vicaire général de l'évêque de Philadelphie, lui dit un jour : " Lorsque j'appris votre élection au Congrès, je la désapprouvai tout de suite ; mais j'ai l'honneur de vous dire que si vous pouvez faire en sorte de conserver votre siège durant toute votre vie, vous ferez plus de bien pour la religion avec votre seul salaire, que beaucoup d'autres missionnaires avec tout leur zèle et leurs prédications ".

Le curé Richard brigua de nouveau les suffrages de l'électorat du Territoire du Michigan. Ce fut en 1829. L'élection eut lieu le 12 juillet. Cette fois encore, le scrutin lui fut défavorable ; son ancien adversaire John Biddle l'emporta haut la main<sup>2</sup>. On ne lui tint pas compte des services qu'il avait rendus à ses commettants, et puis les raisons graves qui l'avaient fait élire une première fois n'existaient plus.



L'abbé Richard fut un patriote dans la plus belle acception du mot. Ce fut surtout durant son séjour à Détroit qu'il donna des preuves manifestes de cette qualité, qui, chez tout homme bien né, dénote un grand cœur et une noble âme. Quoique Français d'origine, il sut bientôt mettre

1 — Le prince Gallitzin fut désigné en 1832 pour l'évêché de Détroit, mais on croit qu'il refusa cet honneur. Son zèle se déploya dans la Pennsylvanie, où il dépensa plus de \$150,000 à la fondation de paroisses catholiques. Il porta pendant longtemps le nom de Smith.

2 — Pioneer Coll. 2, 1877-78, p. 512.

un frein à ses aspirations comme à ses tendances de chauvinisme, et sa patrie d'adoption devint sa véritable patrie. Il aimait le peuple américain, il admirait ces principes de liberté que l'Etat se targuait de posséder même en matière religieuse. Soyez catholiques, soyez presbytériens, peu importe, l'Etat n'a rien à voir à ces détails qui intéressent chaque individu en particulier. Il ne vous demande que l'obéissance aux lois qu'il édicte, et la confiance dans la sagesse de ses législateurs. Les plis du drapeau étoilé sont assez vastes pour contenir les émigrés européens, quel que soit leur nombre, et aussi pour les protéger contre toute ingérence néfaste. Venez à nous, Français, Allemands, Belges, Italiens, Canadiens, nous vous donnerons la plus large hospitalité, et nous tâcherons d'être heureux ensemble.

L'abbé Richard, en arrivant à Détroit, comprit bientôt que le meilleur parti à prendre serait de se mettre en rapport avec les sommités du monde américain de sa ville. Bien qu'en minorité, les protestants comptaient par l'influence et la fortune. L'avenir leur souriait beaucoup plus qu'aux Canadiens-français, que les guerres anglo-françaises et anglo-américaines avaient quelque peu décimés et appauvris.

D'abord ville française, à partir de sa fondation, Détroit avait dû subir le sort des armes, et en 1763, elle passa sous la domination anglaise. Après la guerre de l'Indépendance, les Américains s'attendaient à l'incorporation de la ville dans la masse ; mais il leur fallut patienter jusqu'en 1796<sup>1</sup> pour voir réaliser leurs espérances. Lorsque l'abbé Richard prit possession de sa cure, Détroit n'était donc ville américaine que depuis deux ans. Au spirituel, la situation était la même, car l'évêque de Québec n'avait cessé qu'en 1796 à gouverner les affaires. En 1812, les Anglais s'emparèrent de nouveau de la ville, au grand désespoir des Yankees. Mais

1 — Le 1<sup>er</sup> juillet.

elle redevint bientôt américaine et pour longtemps, croyons-nous <sup>1</sup>.

Détroit dut beaucoup souffrir des vicissitudes du sort, et n'augmenta guère jusqu'au milieu du siècle dernier. De 1796 à 1825, elle ne prit pas encore les allures d'une ville. Mais, cette année-là, les perspectives s'annoncèrent plus brillantes. "A partir du mois de mai, écrivait alors l'abbé Richard, six bateaux à vapeur doivent arriver régulièrement chaque semaine au Détroit. Dans l'été, on y voit plus de cent cinquante bâtiments marchands. La beauté du pays, la fertilité du sol, la salubrité du climat et la facilité avec laquelle le Gouvernement concède des terrains, invitent les étrangers à venir s'y fixer. Ceux-ci y viennent en foule, comme on en peut juger par le nombre de maisons que l'on a construites. Dans le cours de l'été dernier, on en a élevé soixante-douze ; on assure qu'il y en aura plus de cent pour l'année prochaine. Tout annonce la grandeur d'une ville où doivent passer tous les vaisseaux qui voyagent sur trois immenses lacs et fournissent une navigation de plus de trois cents lieues depuis Niagara jusqu'à Chicago".

Les prévisions du curé patriote n'ont pas été déçues. Aujourd'hui Détroit est une grande ville et surtout une belle ville <sup>2</sup>. Les Canadiens-français, quoique moins nombreux qu'autrefois comparativement aux citoyens d'origine étrangère, ont cependant conservé leur église de Sainte-Anne, leur couvent dirigé par des religieuses du Saint-Nom de Jésus et de Marie. Du temps de l'abbé Richard, les chefs de la famille française et

1 — Le 29 septembre 1813. Farmer, *Hist. of Detroit*, p. 256.

2 — La population de Détroit, qui n'était que de 2,222 en 1830, doubla en quatre ans. En 1840, elle était de 9,192 ; en 1845, 13,065 ; en 1850, 21,019 ; en 1854, 40,127 ; en 1860, 45,619 ; en 1874, 101,225 ; en 1884, 134,834 ; et en 1900, 343,000. La population catholique des trois diocèses compris dans l'Etat est de 350,000 environ.

catholique s'appelaient Campeau, Berthelet, Girardin, Gouin, Beaubien, Sicotte, Rivard, Labadie, Poupart, Provençal, Saint-Aubin, Chabert-Joncaire, etc. Ces familles se sont perpétuées pour la plupart dans des descendancees heureuses, parmi lesquelles il en est qui ont hérité d'assez grosses fortunes. Mais le plus bel héritage de tous est la valeur et la probité de leurs ancêtres qui en ont fait écrire le bel éloge sorti de la plume éloquente de Richard-B. Elliott : "Aucune ville des Etats-Unis dans ce temps-là (1832), pas même Baltimore, ne possédait un groupe aussi remarquable de catholiques, nés sur le sol même de la ville et offrant comme ceux-là un passé tout rempli d'une adhésion franche et ininterrompue à la foi de leurs ancêtres. C'est grâce à cette série d'événements, remplis de tragique et de dramatique qui ont illustré la mémoire de ces anciens français, que les noms de ces braves citoyens de 1832, doivent être mis en relief pour assurer la gloire et l'honneur de notre propre histoire catholique... Je les appellerai "les derniers Barons". Dans la liste, à part ceux que nous avons déjà mentionnés, se trouvent les suivants : Allard, Cauchoit, Chapoton, Côté, De Quindre, Dubois, Godfroy, Ladéroute, L'Espérance, Lafleur, LaFerté, LaFontaine, Loranger, Marsac, Meldrum, Moran, Moras, Riopelle, Saint-Bernard, Saint-Jean, Tremblé.

Le patriotisme de l'abbé Richard servait beaucoup à mettre sa figure en évidence au milieu du peuple anglo-américain. En voici une preuve.

En 1817, la Législature du Territoire adopta une loi pourvoyant à la fondation d'une université. Le juge Woodward, de Détroit, fut chargé d'élaborer un projet de constitution. Voulant sans doute innover, il se mit en frais d'inventer des mots à grands renforts de souvenirs classiques. L'homme était évidemment ferré en grec et en latin ; il le fit bien voir, du reste, sans échapper toutefois au ridicule que lui apporta

son système baroque. La Législature dut subir l'assaut de bonne grâce.

Le juge changea le mot *université* en celui de *Catholepistemiad*. Pour lui la science était *Pépistémie*, la littérature *Panthropoglossique*, l'histoire la *diétytique*, et le reste à l'avenant. Il y avait treize chaires principales, subdivisées en 63 sections représentant toutes les branches de l'activité humaine.

Comme l'on voit, le projet était grandiose, trop pour le temps, trop aussi pour la population du Territoire qui ne dépassait guère 6,000 âmes. Trouver des professeurs, c'était encore assez facile ; on n'avait qu'à faire appel au dévouement de tous ceux qui avaient fait des études classiques et suivi les cours des universités d'Harvard ou de Yale, mais les élèves ne pouvaient arriver à l'université, sans avoir été, au préalable, quelque peu façonnés dans le moule classique. Aussi bien, faute d'universitaires introuvables, l'on dut se rabattre sur le système très connu des écoles ordinaires. Et, pour sauver la situation, des professeurs furent nommés, entre autres l'abbé Richard, auquel l'on confia deux chaires, celles des sciences intellectuelles ou *l'ennoiïque* et de l'astronomie. M. John Monteith, ministre presbytérien, reçut pour sa part six chaires et la présidence de l'université ; la vice-présidence fut confiée à l'abbé Richard. Son titre de catholique ne pouvait être un obstacle ; car l'université allait ouvrir ses portes à toutes les croyances comme à toutes les nationalités. Les salaires ou honoraires n'étaient pas de nature à provoquer l'ambition des savants. Le président recevait \$25.00 par année, le vice-président \$18.75, et chaque professeur \$12.50 pour chacune des chaires qu'il occupait.

Ainsi que dans toute université sagement administrée, la *Catholepistemiad* avait à sa tête des Directeurs ou Régents, parmi lesquels figurait la fine fleur des citoyens de Détroit,

comme le général Charles Larned, le juge Leib, le colonel Henry-J. Hunt, Charles Trowbridge, le major Abraham Edwards, Austin Wing, et le major Biddle.

Malgré les difficultés inhérentes à une telle fondation, surtout quand on veut faire grand, l'université du Michigan, si elle ne réussit pas d'emblée, eut toujours le bon effet d'imprimer à l'éducation une impulsion, dont le besoin se faisait sentir surtout parmi les protestants. Son caractère non-sectaire contribua à rendre plus large l'esprit public, en accoutumant les citoyens, catholiques et protestants, à fraterniser et même à s'unir dans l'intérêt commun. C'est ce que l'abbé Richard avait compris en consentant à se mettre à la tête d'une organisation aussi importante, dont il pouvait tirer bon parti, même au point de vue religieux. S'entendant très bien avec le révérend John Monteith, tous deux, grâce à leur caractère et à leur influence personnelle, pouvaient opérer des prodiges dans une voie encore bien embroussaillée. Ils se mirent donc résolument à l'œuvre, et, en réalité, l'éducation ne fit des progrès au Michigan que par l'initiative de ces deux hommes, qui furent toujours des amis sincères.

Une nouvelle preuve de la popularité de l'abbé Richard parmi les protestants, nous est apportée par le fait qu'en 1805, ils l'avaient fait nommer chapelain du premier régiment de la milice du Territoire. Le *Courrier du Détroit*, publié en 1833, disait de lui : " Bien qu'Européen de naissance, il était Américain par le sentiment ; toujours il s'efforça de prouver son attachement aux institutions américaines et aux principes républicains. L'influence qu'il exerça et la part qu'il prit durant la dernière guerre (1812), démontrent à l'évidence l'étendue de son patriotisme et l'appréciation qu'il faisait de la liberté américaine ".

Après la capitulation de Hull, l'abbé Richard avait été fait prisonnier par les Anglais et jeté dans la prison de Sandwich.

Il y passa plusieurs semaines, encourageant ses compagnons d'infortune et rendant à quelques-uns d'entre eux tous les services de son ministère. Ce fut grâce au prestige dont il jouissait parmi les sauvages, qu'il put en empêcher plusieurs de torturer les prisonniers américains. Rendu à la liberté, le curé Richard courut retrouver son peuple qu'il trouva plongé dans la plus affreuse disette. Il acheta du grain de semence et le distribua gratuitement aux cultivateurs qui en manquaient et à tous ceux qui n'avaient pas de pain. Jamais il ne voulut être remboursé de ce don <sup>1</sup>.

Ce fut aussi par pur patriotisme et pour lutter contre les efforts du protestantisme qu'une propagande effrénée de livrets ou *tracts* religieux rendait de plus en plus dangereux pour la foi des catholiques, que l'abbé Richard résolut un jour de fonder un journal. L'idée était certainement très louable, mais la difficulté était de la mettre à exécution. C'était en 1809. Il n'y avait encore ni presse ni journal dans tout le Territoire du Michigan. L'abbé se mit en rapport avec un imprimeur de Baltimore, qui lui acheta une presse à bras et les caractères d'imprimerie voulus. Le tout fut emballé et transporté par terre, à travers montagnes et vallons, dans des chemins difficiles. L'imprimeur s'appelait James M. Miller. Il se mit aussitôt à l'œuvre et le 31 août de la même année paraissait l'*Essai du Michigan* ou *Impartial Observer*, le premier journal français des Etats-Unis. Le nouveau journal publiait quatre colonnes par page, et seize pages en tout, dont une colonne et demie en français. Le prix d'abonnement était de \$5.00 pour la ville, de \$4.50 pour les abonnés du Haut-Canada et du Michigan, et de \$4.00 pour tous les autres.

1 — Le gouvernement remédia aussi au mal en distribuant des vivres. Les catholiques en eurent leur bonne part, sur présentation d'un certificat signé de la main du curé Richard. (Farmer, p. 287).

*L'Essai du Michigan* ne vécut pas longtemps ; les uns disent qu'il n'en parut que trois numéros, d'autres huit ou dix. Quoi qu'il en soit, l'élan était donné, le Territoire du Michigan avait son journal. Dans son premier numéro, le rédacteur annonçait ainsi : " Le public est respectueusement informé que *l'Essai* sera rédigé avec la plus scrupuleuse impartialité ; n'épousera la cause d'aucun parti politique, mais il donnera toute communication, étrangère, domestique ou locale, qu'il jugera utile de porter à la connaissance du lecteur. Les hommes de talent sont invités à contribuer à notre œuvre par des travaux qu'ils croiront acceptables et utiles, se souvenant toujours que rien n'est admis qui porte le caractère de la controverse " !

Dans une autre colonne, l'imprimeur annonce qu'il a l'intention de publier plusieurs ouvrages, entre autres un Manuel d'agriculture, une Neuvaine au Sacré-Cœur, des artes particulières à l'étude de l'histoire, de la géographie, et une Encyclopédie d'anecdotes pour les enfants <sup>1</sup>.

En 1811, il imprima une Journée du Chrétien, et en 1812 des Epîtres et Evangiles pour les Dimanches et jours de fêtes de l'année, en anglais et en français, et aussi " Les Ornemens de la Mémoire ", extraits des poètes français pour servir à l'éducation de la jeunesse. La même presse servit aussi à imprimer le Catéchisme et plusieurs autres opuscules religieux. Quand les Anglais s'emparèrent de Détroit en 1812, ils firent imprimer la proclamation du général Brock à l'atchier de l'abbé Richard. Les bureaux de *l'Essai du Michigan* furent longtemps ouverts à Springwells, dans

1 — Le premier né de l'imprimerie du Michigan porte le millésime de 1809 (1er août), et est intitulé : " The child's spelling book, or Michigan Instruction ". Un autre de la même année, en français, est un livre de prières ; c'est " L'âme pénitente, ou nouvelle considération sur les vérités éternelles, etc., in-16, 300 pages ".

la maison de Jacques Laselle. Une partie de cette maison était consacrée à un atelier de reliure, une autre servait de chapelle, une troisième d'école, et une quatrième était à l'usage de l'imprimeur<sup>2</sup>.

*L'Essai du Michigan* fut le seul journal publié à Détroit jusqu'à la fondation, en 1817, de la *Gazette du Détroit*, gazette anglaise publiée sous le patronage du gouverneur Cass. Le premier journal purement français parut le 31 octobre 1825, à Détroit, sous le titre de *La Gazette Française*. Vinrent ensuite par ordre chronologique, en 1843 *l'Ami de la Jeunesse*, en 1850 *Le Citoyen*, en 1869 *L'Impartial*, en 1871 *L'Etoile Canadienne*, en 1876 *Le Courrier*, en 1877 le *Journal de Détroit*. Tous ont eu une existence éphémère.

En 1807, le gouverneur du Territoire invitait le curé Richard à donner aux protestants des conférences publiques en anglais sur des sujets philosophiques et sociaux. " Bien que j'aie conscience de mon incapacité, écrivait-il à M<sup>sr</sup> Carroll, j'ai cru qu'il serait bon de prendre possession du terrain, vu qu'il n'y a ici aucun ministre de dénomination protestante ". Aussi le vit-on tous les dimanches, sur le coup du midi, se diriger vers la grande salle du conseil, puis monter à la tribune du gouverneur, devant une assemblée de protestants qui l'applaudissaient à outrance. Il leur parlait des principes généraux de la religion, des sources de nos erreurs, de la spiritualité de l'âme, des principes qui doivent guider l'homme à la recherche de la vérité. Son grand jugement le

2 — Les caractères d'imprimerie qui servirent au premier journal de Détroit, finirent, en passant d'une main à l'autre, par devenir la propriété de MM. Girardin et Lacroix qui, en 1843, fondèrent *l'Ami de la Jeunesse*. Ce fut M<sup>sr</sup> Lefèvre, successeur de M<sup>sr</sup> Résé, qui leur en fit cadeau. Un peu plus tard, ces caractères furent vendus à une fonderie de Buffalo, au prix du vieux métal.

mettait toujours à même de pouvoir discerner ce qu'il devait dire devant un auditoire comme le sien, sans toutefois faire le sacrifice de ses convictions. Ces conférences firent du bien, et le conférencier lui-même n'en devint que plus populaire.

M. Richard était mathématicien, orateur, conférencier ; il était, en outre, musicien : il composa plusieurs chants d'église, et c'est lui qui fit venir à Détroit le premier piano et le premier orgue.

Comme on le voit, il ne le cédait à personne en fait de progrès, même de ceux qui relèvent du domaine temporel. Sa plus ferme ambition était de doter sa ville d'institutions de bienfaisance, d'écoles bien aménagées, d'églises confortables, d'un collège et même d'un grand séminaire pour la formation des jeunes ecclésiastiques. Quelque temps avant sa mort, il écrivait au supérieur général des Sulpiciens, M. Garnier : " Je vous envoie mon neveu Joseph Richard, jeune prêtre de vingt-neuf ans, curé de Saint-Jean-d'Angle, en Saint-Onge. Il vous remettra la présente lettre pour vous demander deux ou trois prêtres de Saint-Sulpice qui puissent avec nous fonder un établissement solide et permanent dans le territoire du Michigan. J'ai, pour recevoir ces bons prêtres, une bonne maison dans laquelle on pourra commencer nos exercices pendant que l'on bâtera à la campagne. Cet établissement sera peut-être un jour un pied-à-terre pour vous et pour bien d'autres qui pourront être commandés par des circonstances que toutes sortes de personnes ne prévoient pas ".

Ce projet d'ouvrir un asile aux vieux prêtres ou aux prêtres malades, — projet qui réussit — dénote chez son auteur un grand fond de charité. C'était bien là, du reste, une des vertus qui brillaient le plus en sa personne.

L'abbé Richard portait beaucoup d'intérêt aux études historiques, dont le goût commençait à se faire sentir à Détroit.

Une société historique y avait été fondée, en 1829, et comme, en 1832, il s'agissait de célébrer l'anniversaire de cette fondation, le major Henry Whiting, au nom des directeurs, lui avait envoyé une invitation à prononcer le discours de circonstance. Le curé répondit fort courtoisement, mais il déclara ne pouvoir accepter cet honneur pour diverses raisons : " Je n'en ai pas le temps, disait-il, car pour faire honneur au sujet, il me faudrait au moins une année de travail à travers les vieilles archives et les manuscrits. Mon idée serait de compulser tous les auteurs les plus en renom, ainsi que les relations les plus authentiques du premier établissement européen sur la contrée septentrionale et occidentale du continent américain. Une introduction, ou mieux tout un discours, qui renfermerait des remarques utiles et des conclusions pertinentes au sujet, serait, à mon avis, de première importance. Tout le monde comprend que cette manière de parler des antiquités de notre territoire, soit par rapport à la géographie, soit par rapport aux mœurs, aux coutumes et aux industries de ses habitants, est la seule plausible ".



Une vie aussi utile, toute dépensée au service de sa patrie et à la protection de ses concitoyens, à quelque nationalité ou croyance qu'ils appartenissent, devait nécessairement attirer l'attention non seulement de l'épiscopat américain, mais de Rome même. Aussi bien, lorsqu'il s'agit d'ériger Détroit en évêché, tous les yeux se portèrent vers l'abbé Richard pour le désigner comme futur évêque. " Il nous faudrait un évêque au Détroit ", écrivait l'abbé Dejean, missionnaire. " Si M. Richard, notre digne supérieur, était nommé évêque, il pourvoirait plus facilement à nos besoins ". Des prélats s'interposèrent auprès de M<sup>sr</sup> Fenwick, qui, en sa qualité de titulaire du diocèse de Cincinnati, se trouvait obligé de faire

la recommandation à Rome. De prime abord le Prélat laissa entendre que le Souverain Pontife ne considérait pas encore que le temps fut propice, et il ajoutait : “ Le Père Richard est bien connu à Rome ; son zèle, sa piété et ses travaux sont tenus en haute estime à la cour romaine, et là-bas on est convaincu qu’il ferait honneur à l’épiscopat ”.

Dès lors, il fut convenu que les évêques américains proposeraient, pour remplir tout siège vacant, trois prêtres de talents et de vertu, en les désignant par les qualificatifs de *digne, plus digne, et le plus digne*, suivant le degré du mérite de chacun d’eux. D’après ce système, le nom de l’abbé Richard ne pouvait manquer de figurer sur la liste des candidats. L’opinion générale, du reste, le désignait pour ce poste d’honneur. En 1828, sa nomination fut même annoncée dans les Annales de la propagation de la Foi. Un missionnaire disait : “ Si M. Richard n’est pas l’évêque du Michigan, il en sera toujours bien le martyr ”. Il est assez probable qu’il aurait été choisi, si un malheureux procès avec l’un de ses paroissiens n’eût été cause d’une série d’événements qui devaient le mettre hors des rangs. Pourtant le pauvre prêtre n’était pas beaucoup coupable. Voici les faits en deux mots :

L’évêque de Cincinnati l’avait forcé d’excommunier un Canadien qui, après avoir abandonné sa femme au Canada, s’était remarié à Détroit sans la permission du curé. Comme le scandale était public, et que le concubinaire ne semblait nullement disposé à mettre fin à sa vie scandaleuse, il fallait ou sévir ou sembler approuver sa conduite. L’évêque voulut sévir, et l’abbé Richard dut obéir à son chef spirituel. Le paroissien en question traduisit son curé devant les tribunaux, et celui-ci fut condamné, comme calomniateur, à payer une amende de douze cents piastres. Comme ses moyens pécuniaires ne lui permettaient pas de défrayer une telle dépense, M. Richard dut subir une fois de plus la peine de

l'incarcération. Mais il ne resta pas longtemps dans sa prison. Les juges lui permirent de rester prisonnier sur parole dans les limites du comté de Wayne.

Le diocèse de Détroit fut érigé en 1833,<sup>1</sup> six mois après la mort du vénérable apôtre du Michigan. Au printemps de 1832, le choléra asiatique apporté à Québec par des émigrés européens, se répandit rapidement le long du Saint-Laurent jusqu'aux grands lacs. Cette épidémie, la plus terrible que nous ayons connue, fit des ravages désastreux dans le Michigan. Détroit fut littéralement décimé. Ceux qui ne mouraient pas, fuyaient devant le danger, et dans l'espace de quelques semaines, la population de la ville se trouva réduite de moitié, soit par la mortalité, soit par le départ des familles. En face d'un tel fléau, l'abbé Richard ne désarma point. Nuit et jour il était à son poste, prêt à voler au premier appel. Il résista d'abord à la contagion, mais après deux mois d'un dévouement sans bornes, il fut lui aussi atteint mortellement. Le 9 septembre, le médecin déclara son état alarmant. Il empira jusqu'au 12. L'abbé Badin, qui le veillait, lui ayant annoncé que son heure dernière arrivait, le bon prêtre se fit administrer les derniers sacrements de l'Eglise, puis le 13 il rendit le dernier soupir, après avoir prononcé le premier verset du *Nunc dimittis*.

Pendant les quelques jours que dura la maladie du curé Richard, la foule éplorée ne cessa pas de venir au presbytère s'enquérir de son état. Mais, après sa mort, cette foule, composée de protestants aussi bien que de catholiques, défila presque sans interruption autour du défunt dont la mort avait respecté les nobles traits.

Ses funérailles eurent lieu le 15 dans l'église de Sainte-

1 — Son premier titulaire fut un Français, M<sup>re</sup> Résé, dont les successeurs furent M<sup>re</sup> Lefèvre, M<sup>re</sup> Borgess et depuis 1838 M<sup>re</sup> Foley.

Anne. La foule remplissait la vaste nef; c'était toute la population en larmes et en prières venue de tous les coins du Michigan. Au moment de déposer la dépouille précieuse dans le tombeau, M. l'abbé Frédéric Baraga<sup>1</sup> prononça l'éloge funèbre de son confrère et ami en des termes bien touchants. Les émotions eurent libre cours dans les rangs de cet auditoire, dont une bonne partie avait à pleurer, non seulement leur curé, mais aussi des parents et des amis dont les tombes étaient à peine fermées.

Le juge Woodbridge devait parler en anglais à la foule qui remplissait le champ mortuaire et dire un dernier adieu à celui qui avait été son ami pendant vingt-cinq ans; mais l'heure avancée l'en empêcha. Le corps du défunt fut déposé dans le cimetière paroissial; et ce ne fut que trois ans plus tard qu'on exhuma les restes mortels du prêtre pour les déposer dans un caveau spécial en pierre sous les voûtes de l'église de Sainte-Anne. Le cadavre était parfaitement conservé, et l'on pouvait remarquer encore sur sa belle figure cette expression d'énergie qui faisait le fond de son caractère.

Quand il mourut, l'abbé Richard était âgé de près de 68 ans. Voilà 68 ans qu'il est disparu de la scène terrestre, et sa mémoire est restée toute parfumée des bénédictions des familles françaises du Michigan. Personne de la génération actuelle ne l'a connu autrement que par la saine tradition, puisée sur les lieux mêmes où l'abbé dépensa sa vie durant trente-quatre ans.

M<sup>sr</sup> Fenwick fut très chagrin d'apprendre la nouvelle de la mort de ce curé dont il disait souvent; " C'est le plus vieux, le plus respectable et le plus méritant des missionnaires du Michigan ".

1 — Devint premier évêque de Marquette et du Saut-Sainte-Marie le 1<sup>er</sup> novembre 1853, et mourut le 19 janvier 1868. Ses successeurs furent M<sup>sr</sup> Mrak et M<sup>sr</sup> Vertin; ce dernier est mort le 19 février 1890; il a été remplacé par M<sup>sr</sup> Eis.

Le juge Campbell, qui l'avait bien connu, nous a laissé un bon témoignage de son estime pour M. Richard. “ Sa large figure sépulcrale, dit-il, était familière à tous. Il n'était pas seulement doué de connaissances artistiques, mais il possédait un excellent jugement et un profond esprit public. Il sut encourager l'éducation par tous les moyens <sup>1</sup> ”.

Le juge Cooley en parle ainsi : “ Le Père Richard, pasteur fidèle et dévoué, malgré des difficultés souvent décourageantes, fit tout en son pouvoir pour amener le peuple de Détroit à la foi chrétienne, et pour moraliser les vies. Il aurait été un homme marquant presque dans tous les milieux et en tout temps. Il était humble et très simple dans ses habitudes. Il agit comme délégué pendant un terme à la satisfaction générale. On lui fit une opposition qui eut l'effet de lui enlever une nouvelle victoire. Mais il retourna sans se plaindre à sa besogne, à laquelle il se dévoua avec une assiduité infatigable, lorsqu'il tomba victime du choléra, et mourut rempli d'années et de reconnaissance envers Dieu qui lui avait accordé de vivre longtemps pour l'utilité publique <sup>2</sup> ”.

Farmer, l'auteur si accrédité de l'histoire du Michigan, dit que l'abbé Richard fut le plus en vue de tous les vieux prêtres du Michigan, et qu'il prit un grand intérêt aux choses publiques <sup>3</sup>.

L'abbé Badin, qui avait vécu longtemps dans une douce familiarité avec le défunt, nous apprend qu'il pouvait parler et écrire dans sept langues différentes, et que ses connaissances, aussi variées qu'étendues, rendaient agréable toute conversation avec lui <sup>4</sup>.

1 — *Outlines of the Political History of Michigan*, p. 255.

2 — *History of Michigan*, p. 141.

3 — *History of Detroit and Michigan*, p. 531.

4 — *Michigan Pioneer and Historical Collection*, Vol. 21, 1892, p. 434.

L'honorable Thomas Weadock, C. L., disait, en 1892, dans une conférence sur l'abbé Richard, que " ce prêtre était un des héros de l'histoire du Michigan, un des hommes les plus considérables de son temps, mais, ajoutait-il, la renommée des ecclésiastiques est, comme celle des avocats, peu durable. Ils ne cherchent pas la gloire, bien que ce soit eux qui font l'histoire <sup>1</sup> ".

J.-A. Girardin, dans une longue Conférence prononcée le 19 décembre 1872 devant la Société dite *Detroit Pioneer*, lui rendait ce beau témoignage : " Il était infatigable dans l'accomplissement de ses devoirs de ministre des autels, très austère dans ses habitudes et sa manière de vivre. Ses repas étaient pauvrement apprêtés; son lit était loin d'être confortable, ses habits d'une simplicité peu ordinaire. Il était courtois et affable envers tous ceux qui l'approchaient; il commandait le plus profond respect et aux protestants et aux catholiques. C'était en outre un excellent théologien, un bon orateur et un mathématicien hors ligne <sup>2</sup> ".

Tous ces témoignages réunis donnent une meilleure idée de ce prêtre qu'on a appelé le martyr de la charité, l'apôtre du Michigan, le second fondateur de Détroit. On peut ajouter que c'est lui qui a fait du Territoire un Etat et de sa mission un évêché, double gloire qu'il faut conserver à son nom et dont l'éclat rayonne sur le catholicisme et sur notre ancienne mère-patrie, la France.

\*\*\*

Aussitôt après la mort du vénérable curé de Détroit, M. Badin se mit en frais de recueillir des souscriptions par tout le Territoire du Michigan, dans le but, disait-il, d'ériger à la mémoire de M. Richard un obélisque, et en outre, de faire

1 — Ibid., p. 432.

2 — Ibid., Vol. I, 1874-76, p. 485.

reproduire son portrait sur la toile. Le reconnaissant vicaire rédigea à cette fin une circulaire qui fut envoyée aux principaux catholiques, missionnaires et laïcs, des différents centres de l'Etat. Ce document, qui a été conservé, mérite d'être connu :

“ Monsieur,

“ Votre vénérable Père et ami n'est plus, il a rendu sa très sainte âme à son Créateur. C'est aussi le sort qui nous attend bientôt, cher monsieur, oui bientôt, les touffes argentées que nous portons en sont le plus sûr garant. Efforçons-nous par une vie sainte, remplie de bonnes œuvres, de mériter une mort aussi sainte que celle de notre vénéré et respectable ami, M. G. Richard, qui, au moment de recevoir l'auguste sacrement de nos autels, s'écria avec le vieillard Siméon : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace*, — c'est-à-dire : Maintenant, Seigneur, permettez à votre serviteur de mourir en paix, suivant votre parole ”.

“ Prions le Seigneur pour le repos de son âme, comme nous l'enseigne notre divine foi. Nous honorerons aussi son corps pour toujours, en érigeant à sa mémoire un obélisque en marbre, qui sera couronné d'une croix. Sur les quatre faces on gravera son épitaphe en grec, en latin, en français et anglais. Son portrait en pied sera fait en peinture et il sera exposé à la vue de ses fidèles amis dans la maison du clergé.

“ En conséquence, nous désirons que tous les catholiques et les autres qui désireraient avoir l'honneur de contribuer à cet obélisque, c'est-à-dire, les vieux et les jeunes, les hommes et les femmes, les garçons et les filles, souscrivent par tout le Michigan. J'espère, mon cher Monsieur, que vous consentirez de bon cœur à prendre la responsabilité de faire cette collecte, de la recueillir et de la faire parvenir au Détroit

aussitôt que possible. Vous pouvez écrire sur une feuille de papier ce qui suit :

“ Contribution volontaire pour l'érection d'un obélisque à la mémoire de feu M. Gabriel Richard, grand vicaire, curé de Sainte-Anne, au Détroit, mort le 13 septembre 1832, et aussi pour son portrait en pied ”.

“ Je me repose sur votre dévouement à notre ami vénéré, et vous pouvez compter sur la reconnaissance de celui qui est votre père spirituel en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

“ Votre obéissant serviteur,

“ F. V. BADIN,

“ Prêtre missionnaire.

“ A la Maison du clergé du Détroit,  
le 22 septembre 1832 ”.

Il existe une liste de souscriptions aux archives de la Société historique du Wisconsin, qui démontre que l'on ne perçut à la Baie Verte que la somme de \$2.50. Les souscriptions ne furent pas à la hauteur des projets que l'on avait conçus. Cependant l'on put recueillir avec le temps une somme de \$400 qui fut consacrée à l'achat d'un vitrail où l'on fit insérer le portrait de l'abbé Richard ; ce vitrail est le premier à gauche en entrant dans l'église de Sainte-Anne.

La ville de Détroit a voulu prouver sa reconnaissance envers son second Fondateur. Elle a placé sa statue en pierre au deuxième étage, dans une niche, à l'angle sud de l'hôtel de ville, en face de l'hôtel Russell.

Comme on le voit, protestants et catholiques se sont unis dans une action commune pour conserver la mémoire de cet humble apôtre du Christ, qui aurait pu devenir un grand évêque, si les circonstances l'avaient permis. Il n'en est pas moins vrai que l'abbé Richard, dans son rôle modeste de curé, a défriché un vaste terrain ; il l'a arrosé de ses sueurs ; il a jeté la semence, qui, aujourd'hui, produit des fruits abondants de salut. Honneur et gloire à cet homme de bien !